

A l'ouest de ma bicyclette (suite)

Depuis, je ne suis presque plus jamais monté sur les balançoires parce ça ne m'amuse plus, c'est des jeux juste bons pour les enfants. Je raconte l'histoire de la balançoire pour montrer que j'ai bien l'honneur et que je suis volontaire.

Et que si je suis vraiment prêt et que j'en ai vraiment envie, je partirai, ça c'est sûr. J'ai toujours senti que je n'étais pas d'ici. Je veux dire que ce n'est pas mon karma de rester ici, comme un manguier ou un vieux devant sa cabane ou un crapaud au trou d'eau qui ne bougent jamais, qui sont tous les jours là, au même endroit, à attendre que leur vie se passe. Et un beau jour, le trou d'eau est à sec, le vieux n'est plus là parce qu'on est venu le prendre pour le brûler et le manguier est sec aussi et on va le couper pour les braseros. Ca j'en veux pas. Moi je veux pas rester ici, dans ce village où tout est jaune, la poussière des chemins, la poussière jaune des plantations, les bouses des buffles jaunes, la terre jaune dont on fait des murs jaunes en la liant avec de la paille jaune. Même l'eau est jaune parce qu'elle est toujours mêlée à de la terre. Et aussi jaunes les herbes des bords des chemins, jaunes les chiens, jaune la saison d'été et jaune toute la vallée, si bien qu'on nous surnomme à la ronde "les croutes jaunes", même si on met des vêtements de toutes les couleurs pour les mariages et les fêtes. Il n'y a que les morts qui ne sont plus jaunes. Ils foncent rapidement quand ils restent au soleil, alors on fait vite un bucher d'honneur et de prières, puis on mélange les os et les cendres à la terre jaune, comme ça les morts, même vieux et en poussière, restent jaunes. Mes parents, mes oncles, mes tantes, tous mes vieux sont toujours nés ici et ils ont toujours vécu ici. Ils se sont toujours arrangés pour travailler sur place et trouver à se marier sans jamais partir d'ici. Ca les regarde. Moi je n'ai pas envie de grandir ici et de finir mes jours ici comme une croute jaune maintenant que je sais qu'il y a ailleurs d'autres gens à voir, d'autres choses à comprendre et des femmes belles. Ca a commencé il y a trois ans. Un homme avec un camion et un cinéma s'est installé sur la place du village et quand la nuit est tombée, presque tout le monde est venu pour le film. C'est ce soir-là que j'ai vu sur le drap qu'il y avait des gens qui ne vivaient pas pas comme des croutes jaunes. Et ils n'avaient pas vraiment l'air malheureux, ah non! Les belles femmes changeaient de vêtements dès que la musique changeait, elles devaient faire comme entre deux éclairs et les hommes avaient de beaux cheveux propres, des lunettes pour bien regarder le soleil et ils ne travaillaient jamais. Ils ne faisaient que boire et sourire et parler. Ils regardaient aussi souvent la montre comme s'ils se demandaient si le film allait durer encore longtemps et calculer combien de fois les femmes allaient encore changer de toilette avant la fin du film. Moi, je ne me suis jamais ennuyé. J'ai même marché une demi-journée jusqu'à l'autre village pour revoir encore le film. C'était d'autres villageois qui regardaient le film, mais c'était exactement les mêmes personnes qui étaient sur le même drap. Il y avait juste la dame principale qui était encore plus belle et parée que la première fois. Parfois je savais presque ce qu'ils allaient dire avant eux. Ca fait drôle. Alors c'était très bien quand même. C'est à ce moment-là que j'ai décidé que ma vie à moi, comme pour la balançoire, ce ne serait pas toujours dans ce village où je suis né. Et j'inventerai une sorte de balançoire mille fois plus forte qui m'expédiera mille fois plus loin et je ne retournerai plus jamais.

Plus jamais. La deuxième fois où j'ai eu sérieusement l'idée de partir tout de suite, c'est quand les deux étrangers blancs sont passés l'an dernier avec leurs bicyclettes et leurs bagages. Ils se sont arrêtés pour rester quelques jours, ils riaient souvent et ils avaient les mollets quatre fois plus gros que les miens. Je l'ai vérifié avec un de mes petits frères quand on s'est mis à faire le tour de nos jambes et des leurs avec nos mains en bracelets. Ils ont fait la photo de toutes les jambes. Même au début, on n'a pas eu peur et on était curieux. Ils avaient leur peau de deux couleurs, foncée pour les endroits qui vont au soleil et blanche pour les endroits qui restent toujours sous les habits. Les vélos non plus n'étaient pas du tout pareils que chez nous. On cherchait le moteur parce qu'il y avait des chaînes, des vitesses, des commandes, des cables partout. Et aussi l'essence qui devait être stockée dans les petits bidons. Ils nous ont expliqué que dans les bidons, non d'abord ils en ont bu et ils ont rempli de nouveau les bidons au puits. Et ils nous ont très bien montré que ce n'était pas de l'essence. Ensuite ils nous ont fait boire. Et on a bien vu que ce n'était que de l'eau. Ils étaient gentils, ils parlaient assez bien notre langue et ils ont été nos amis à tous, surtout à moi. Et j'ai décidé à ce moment-là que c'est vers leur pays de l'ouest que j'irais, toujours vers l'ouest à bicyclette. Tous les soirs, notre instituteur et le chef du village les ont invités à manger, à boire, à parler. D'abord on s'est approchés en disant qu'on voulait juste garder les vélos. Deux fois l'instituteur nous a chassés de la véranda de sa maison où il parlait avec les adultes, mais à la fin les sahibs ont fait signe et avec mon frère on est entrés. J'ai d'abord dit que je voulais aller le plus loin avec un vélo, que mon nom c'était Rindô et mon petit frère c'est Habaqâ mais que lui, il ne veut pas partir, d'abord il est trop jeune, il n'y a que moi de ma famille à vouloir partir, que moi de tout le village et peut-être de toutes les croutes jaunes à vouloir partir. Il n'y a que moi qui veux partir et je ne l'ai pas encore dit à mes parents.

- Tu sais, Rindô, il faut beaucoup de choses si tu veux réellement un jour voyager comme nous.

- Je suis prêt à très bien savoir toutes les choses qu'il faut, j'ai répondu aussitôt et l'instituteur m'a regardé

d'un air sévère. Des fois, l'étranger ne trouvait pas bien le mot dans notre langue, alors il le disait en anglais à l'instituteur et après, l'instituteur nous l'expliquait. Mais il ne devait pas dire les choses tout à fait de la même langue, parce que l'étranger, quand il parlait, il le disait en souriant et quand l'instituteur répétait, il fronçait les sourcils.

- Il faudrait quatre mollets comme vous? Vous savez, je suis fort et je tire la carriole quand elle est pleine de pastèques. Je suis presque aussi fort que l'âne. Et c'est moi qui ai sauté le plus loin de tout le village!

- Ah ça non, il n'est pas question des quatre mollets!

Ni de balançoire. Si tu veux partir à vélo, il faut d'abord commencer par le vélo. Est-ce que tu as un vélo? C'est vrai ça. Non, je n'ai jamais eu de vélo, nous sommes trop pauvres. Mais comme je suis malin, j'ai calculé que trois choses: ou j'achète un vélo, ou je le vole, ou on me le donne. Prêter, ça compte pas, parce que prêter longtemps, c'est presque comme donner, alors autant dire donner au lieu de prêter.

Pour donner d'abord, qui est ma solution la plus simple, je me suis mis à demander au village dans les jours qui ont suivi, d'abord aux personnes qui ont deux vélos, puis aux autres. Ceux qui sont vraiment riches et qui ont l'automobile, ce n'est pas la peine, ils n'ont plus le vélo. Chacun a entrouvert sa porte, "Tiens mais c'est Rindô, que veux-tu à cette heure? ", chacun m'a écouté, puis tout le monde m'a répondu que non, il n'y avait pas de vélo à donner. Le forgeron qui habite à la sortie du village et qui est un homme très habile m'a juste dit que si je lui trouvais des tubes, il pourrait peut-être les assembler et les forger pour faire un vélo.

Mais pour les roues, il ne pouvait rien faire, ça non. Un oncle m'a dit qu'on pouvait aussi faire un vélo avec des bambous soigneusement attachés, il l'avait vu faire pendant la guerre, mais pour le reste, les roues, la chaîne, ça non. D'autres aussi qu'il n'y avait pas de vélo à donner. Que c'était cher, qu'ils en avaient besoin pour travailler. Que je n'avais qu'à travailler moi aussi. C'est très compliqué parce que pour aller travailler, eux ont besoin d'un vélo. Et moi, pour avoir un vélo, j'ai besoin d'aller travailler.

Après, j'ai pensé un moment à le voler. C'est pratique de voler un vélo, plutôt qu'un sac de farine par exemple. Parce que le vélo porte le voleur. Alors qu'un sac de farine, c'est toi qui dois le porter sur le dos et ça te ralentit. Profiter de la sieste, du moment le plus chaud de l'après-midi pour le sortir de l'ombre, l'enfourcher et partir à fond pour mon voyage. C'est une assez bonne idée, mais j'ai réfléchi que je n'ai jamais volé et que ça doit être difficile, surtout au début. S'il vaut mieux préparer les sacs avant pour les ficeler au dernier moment sur le vélo avant de le voler ou s'il faut prendre le vélo d'abord et l'amener à la maison pour se préparer tranquillement. S'il faut de la ruse ou de la force ou des deux. Et du courage pour résister aux batons des policiers si on vient à m'attraper. S'il vaut mieux parler beaucoup pour étourdir les gens et les faire douter ou surtout se taire pour ne pas attirer les soupçons. S'il vaut mieux que je coure vite sans me retourner pour me mettre à l'abri avec mon butin ou si c'est mieux de courir lentement pour bien donner l'idée qu'il n'est pas le voleur, car un voleur, on le reconnaît car ça court toujours et c'est toujours essoufflé. Et aussi il regarde sans arrêt derrière lui.

Mais mes parents sont tous honnêtes dans ma famille et je sais d'ici ce qui m'attend si jamais ils apprennent que leur Rindô a dérobé une bicyclette, surtout pour partir sur les routes et risquer de ne jamais la rendre. Et puis, ce qui m'a fait abandonner l'idée de voler le vélo, c'est que jamais je pourrais être sûr qu'on cherche pas à me rattraper pour me punir et puis récupérer le vélo. Un voisin, un parent du propriétaire qui nous reconnaisse, moi et mon vélo, avec le signalement. Ainsi j'aurais toujours peur qu'on me demande s'il est vraiment à moi, qu'on me fasse l'identification. D'un côté, ça me ferait aller plus vite, parce qu'à chaque fois que j'entendrai crier, qu'il y aura un agent ou un militaire, qu'on me fera des signes, même ça pourrait bien être: "Eh, mon vieux Rindô! Depuis que je ne t'avais pas vu! Viens manger le poisson avec moi!" mais moi j'aurais toujours peur que ce soit pour le vélo et je me mettrais à pédaler vite vite pour débarrasser le secteur et mettre le plus de distances. D'un côté ça me ferait gagner du temps pour mon voyage, mais d'un autre côté je serais toujours essoufflé comme le sont les voleurs. Et les deux étrangers cyclistes m'ont garanti qu'il ne fallait jamais perdre le souffle quand on se déplaçait à vélo. Que c'était ça le secret. Et aussi j'aurais toujours la peur avec moi et je pense qu'on ne peut pas très bien voyager quand on a la peur avec soi. La preuve, c'est que les gens qui ont peur, ils sont riches. Je veux dire que les gens qui ont des richesses, ils ont toujours peur d'être volés, alors ils s'enferment à l'intérieur de chez eux avec leurs clés et leurs biens. Et quand j'ai frappé à leur porte, pour juste demander un vélo, ils ont à peine entrouvert leur porte avec méfiance et ils étaient prêts à la refermer sur mes orteils. C'est pour ça qu'ici les riches ne voyagent pas. Ils ont mis toutes leurs richesses dans leur maison, et ils craignent que s'ils s'éloignent quelques jours, les voleurs n'en profitent pour pénétrer dans la maison, peut-être même tuer les serviteurs et s'emparer des richesses. (Même si c'est juste une bicyclette que je veux.)

Ca veut aussi dire que pour bien voyager il vaut mieux ne pas être riche. Mais si l'on n'est pas riche, on ne peut pas commencer à voyager. Ca reste toujours très compliqué. Mais pour la peur, non, ce n'est pas une bonne compagne de route. Personne ne peut voyager loin en serrant les fesses. Il est obligé de s'arrêter

trop souvent. Il vaut bien mieux avoir le courage avec soi, ou des choses qui servent comme le sourire sur un visage franc, ou encore savoir comment faire un feu sans allumettes ou fabriquer un abri avec de vieilles toiles et des branches. Ou encore bien savoir décharger des caisses.

C'est comme ça que j'ai décidé que la bicyclette, si on voulait pas me la donner et si je pouvais pas la voler, il faudrait que je la paye avec de l'argent pour qu'elle devienne à moi. Pour avoir de l'argent, il faut travailler. Je peux aussi voler les billets pour acheter ma bicyclette. Après les avoir dérobés, je n'aurais pas à courir derrière tous les murs, je les mettrai entre moi et ma chemise. Mais c'est presque comme si je la volais. J'irais juste chez Vâtisiornêm, le prêteur en montrant exactement le vélo que j'ai choisi, et je lui donnerais l'argent juste, sans marchander, l'argent exactement compté dans une enveloppe. Ça pourrait se faire comme ça, mais j'aurais tellement peur qu'il me dise:

- Rindô! D'où sors-tu tout cet argent? Je sais bien que ce n'est pas en faisant le coolie au marché. Alors, comment te l'es-tu procuré ?

Et il me regarderait derrière son comptoir, ses caisses et ses lunettes avec un air tellement sévère que je deviendrais essoufflé. Exactement j'aurais l'air d'un voleur. Et même si ça marchait, même si Vâtisiornêm disait:

- Après tout, cela ne me regarde pas. Tu veux la rouge? C'est une excellente bicyclette anglaise. Elle m'a été laissée en dépôt il y a plus d'un an et personne n'est venu me la réclamer. Elle n'a pas roulé depuis. Donne-moi donc le contenu de ton enveloppe, je gonfle les pneus et elle est à toi. Je ne veux pas discuter." mais son regard appuyerait sur ma nuque dès la première fois où je serais dans la rue. Et après, ce sera presque pareil, comme le même film que j'ai regardé plusieurs fois. Chaque fois qu'on me criera, qu'il y aura un agent qui me fera signe, j'aurais toujours peur que ce soit pour l'argent du vélo et je serais encore essoufflé et toujours la peur avec moi qui m'accompagne comme une vieille femme sans les dents...

Finalement, ce serait presque pire que de voler une bicyclette. Et aussi, si on me demandait de rendre l'argent, je ne pourrais pas puisque je l'ai échangé contre le vélo, il faudrait donc que je rende le vélo au marchand et que je trouve aussi l'argent pour rembourser les gens que j'ai volés. C'est beaucoup trop compliqué. C'est mieux d'aller travailler pour partir. Plus je travaillerai assez, plus j'aurai d'argent et plus je pourrai partir loin. A condition que de travailler trop dur, ça m'enlève pas la force de partir trop loin. Déjà, pour bien travailler, il faut partir. Alors je suis allé trouver l'instituteur de mon village, un soir, avant le thé. Il m'a aidé à calculer qu'avec quatre pièces par jour, mettons. Mettons que je mette cet argent dans une boîte assez grande sans jamais y toucher, il faudra plus de quatre ans pour acheter la bicyclette. Rien que la bicyclette. Si un voleur ne pénètre pas dans notre maison pour me voler ma boîte. Ce n'est pas facile, ça semble vraiment long quatre ans, mais je les ai déjà fait trois fois et on y arrive facilement. Des gens au village ont fait ça vraiment plusieurs fois, peut-être vingt fois et il y sont arrivés. Mais c'est vrai aussi qu'ils n'attendent pas grand-chose. Il faudrait vivre sans avoir à attendre. Quand on n'attend rien, les journées coulent plus facilement que quand on attend. On a l'impression que d'attendre, ça fait barrage au temps. La deuxième chose qu'ont dit les étrangers sur leurs vélos, c'est important, c'est la carte des chemins et des pays. Ils avaient plusieurs cartes avec des couleurs différentes comme un marchand déplie une pièce de coton. Les couleurs, je croyais d'abord que c'étaient les couleurs de nos vallées, vert quand il y a des amandiers, bleu le ciel, brun pour les endroits à l'ombre, rose pour les fleurs, jaune quand c'est du sable. Et j'ai vu aussi qu'il y avait bien d'autres endroits jaunes que nos vallées. Mais ils m'ont expliqué que c'était plus compliqué que ça. Les dessins bleus, c'était les rivières et ça, déjà, c'est rare. Nous ici, elles sont plutôt jaunes, ou brun-jaune, ou vert-jaune, ou marron et orange à la saison des pluies, jamais bleues. Par exemple il y avait des endroits où le jaune était rayé de rouge comme des serpents nyaga, ça c'était des secteurs militaires et qu'il valait mieux éviter pire qu'un serpent nyaga. Alors il faut apprendre le langage des cartes et lire comme il faut, ce n'est pas comme un pagne qu'on peut tourner dans tous les sens pour mettre comme on veut, sur la tête et les épaules si on a froid. Ensuite, ils ont tracé au crayon un long trait qui partait de mon village (sur la carte, même en s'approchant de tout près on ne voyait rien, on ne reconnaissait personne) et ça partait comme une rivière ou une colonne de fourmis sur la sable. Ils disaient le nom des montagnes, des passages, de tous les endroits de pays où passer pour aller chez eux.

- Rindô, te rends-tu compte ? Ces sont des mois et des mois à passer sur des routes, à pédaler sur des pistes si tu veux arriver jusqu'à notre pays. Tu sais combien il te faut de temps pour aller à la mer? à la montagne?

Nous, nous vivons dans la plaine où tout est plat comme les toits des maisons jusqu'à l'horizon. Ils ont dit qu'entre chez nous et chez eux il y avait des montagnes, c'est-à-dire des pays hauts dans le ciel où il fait toujours froid. Je ne l'ai jamais vu et c'est difficile à croire. Et puis ils ont parlé en anglais avec l'instituteur et le chef du village et mon instituteur me regardait doucement en hochant la tête. Et ils ont fait circuler des photographies de leur voyage où justement il y avait des montagnes. Mais c'est difficile de se rendre compte parce que la photographie, c'est comme le drap du cinéma, c'est plat et ce n'est pas froid.

En vélo, ils disent toujours, c'est difficile de monter, parce que le vélo est chargé et lourd et il préfère

toujours redescendre. Un peu comme quand on monte à l'arbre avec les bras, il faut forcer pour accrocher les branches mais après, il suffit de tout lâcher et on redescend immédiatement tout seul. Exactement comme pour la balançoire. Les montagnes, c'est beaucoup plus long à grimper que les arbres. Parce que c'est des pays hauts dans le ciel où il fait toujours froid. Mais j'y arriverai. Il faudra faire du feu, l'installer dans une bonne boîte en toile que j'accrocherai à la barre. De temps en temps, je rajouterai un peu de bois et je me chaufferai aux braises. Et je prendrai aussi une couverture et mon écuelle.

- Rindô (l'étranger a une grande barbe, pas noire, rousse comme un buisson à la saison sèche et il me regarde en souriant), tu n'as aucune idée des pays que tu vas traverser.

C'est tout autre chose que d'aller à la ville pour faire le marché. Ils ne sont pas tous tes amis, ils sont ennemis de ton pays. Tu ne passeras pas, ou ils te prendront pour un petit espion, ils te feront prisonnier. Ça, c'est le plus difficile à imaginer. J'essaie partout de rendre service, d'aider les uns et les autres chaque fois que je peux. Pas que les gens de ma famille, tout le monde quand il en a besoin y compris les gens des autres villages. Et partout j'ai des amis. Au marché, c'est "Rindô" par-ci, "Rindô" par là, "Rindô, tu ne voudrais pas me donner un coup de main", "Rindô, tu vois cette pièce elle est pour toi si tu viens m'aider à décharger", "Rindô, tiens- moi la bride pendant que je dételle..."

- Non, je n'ai pas d'ennemis, tout le monde est gentil avec moi parce que je suis un bon garçon et comme j'aurai acheté la bicyclette avec mon argent, personne ne pourra m'accuser d'être un voleur ou un petit bandit.

- Rindô! Il ne s'agit pas de cela. Il y a des gens qui sont tes ennemis même si tu ne les as jamais vus. Même s'ils ne t'ont jamais vu. Même si tu ne leur as pas pris de bicyclette. Et ils sont prêts à te tuer même s'ils ne te connaissent pas. Ils sont prêts à te tuer parce qu'ils ne te connaissent pas. S'ils savaient que tu es un bon garçon, toujours prêt à rendre service, peut-être même qu'ils t'épargneraient et qu'ils te laisseraient poursuivre ta route.

C'est ça le plus troublant. Que malgré ce que je suis, il y a des tas de gens qui ne me connaissent pas encore et je dois faire mes preuves. Et même comme ça, ils veulent encore ma peau et ils sont prêts à me courir après avec des batons et des faucilles. Mais j'ai trop envie de partir et je partirai. Je me débrouillerai pour arriver dans un endroit où personne ne me connaît. Je serai si inconnu qu'ils s'approcheront de moi tout doucement pour m'observer patiemment. Je ferai semblant de rien, je continuerai à fouiller dans mes sacs et là, ils seront bien obligés de voir qu'il n'y a pas d'armes cachées, pas de machines pour espionner, juste du riz, de la farine, mon réchaud, une couverture et des vêtements.

- Rindô, Il y a en ce moment des gens que tu n'as jamais vus qui fabriquent des bombes qu'on ne voit jamais pour être prêts à les jeter sur des gens qu'ils ne verront jamais. Peux- tu comprendre cela?

- Mais je vous assure que je ne leur veux aucun mal avec ma bicyclette! Je veux juste traverser pour aller plus loin! Ecoute, à peine ils entendront un clic-clic de métal et de roues dans la rue devant leur porte.

- Qu'est-ce que c'est ça? Tu vas voir?

- Non, vas-y toi ".

Bon, et il va jusqu'à la porte, par curiosité. Et le temps qu'il ouvre, qu'il se mette sur le seuil en clignant des yeux à cause du soleil et la main en visière, wouf, moi je suis juste une silhouette sur la piste.

- Qu'est-ce que c'était?

- Est-ce que je sais, moi? C'était un garçon sur un vélo, voilà tout. Et il est loin maintenant.

- Même ça, ça leur est difficile. Il est plus facile de passer une rivière sans pont ou une montagne sans traces que ces lignes de pointillés sur la carte. Tu parlais des riches qui ne partent jamais pour conserver leurs richesses. Moi je te parle des gens qui ne voyagent pas et qui haïssent ceux qui se déplacent.

- Ils n'ont qu'à faire comme moi, travailler pour acheter un vélo et partir. Moi je les gêne moins en ne faisant que passer sur la piste que leur plus proche voisin qui habite toute leur vie la maison d'en face.

- C'est plus facile de haïr ce qu'on ne connaît pas que de supporter ce qu'on connaît.

Pour me donner du courage, je passe ma main sur les tubes de leurs machines, je tripote les pièces, je caresse la toile de leurs sacs. Pas par envie, parce que moi aussi je l'aurai un jour, mon vélo, mais pour que leurs vélos qui avaient fait tout ce voyage me fassent passer de la force nécessaire pour commencer le mien. Mon frère Habaqâ fait sa musique en pinçant deux par deux les rayons de la roue.

Et encore une autre chose compliquée que je ne savais pas et qu'ils ont expliquée (je me rends de plus en plus compte que je ne sais rien de rien, que ce que nous apprend l'instituteur les jours où je vais à l'école me sera presque inutile pour mon aventure, qu'il faudra encore plus remplir ma tête que les sacs), c'est que le parler des gens change tout au long du voyage. J'ai compris que je ne pourrais même pas expliquer que je m'appelle Rindô, j'aurais beau dire que je ne suis pas dangereux, que je ne fais que passer avec ma bicyclette, ils ne comprendront même pas ce que je dis, ça doit être affreux de se débattre et d'essayer d'échapper à des gens qui ne comprennent même pas ce qu'on leur dit. Ou alors, il faudrait apprendre toutes les langues des pays que l'on traverse. Mais pour cela, il faut d'abord rencontrer quelqu'un du pays qui connaît sa langue et la mienne et qui est disposé à me l'apprendre. Ces gens-là ne doivent pas

être faciles à reconnaître, car ils parlent, ils chantent dans leur langue, pas dans la mienne, et il faut qu'ils t'entendent parler pour qu'ils comprennent que tu es étranger. Je ne peux pas arriver en criant sur toutes les places: "Eho! Mon nom est Rindô! J'arrive des vallées jaunes! Je suis votre étranger! Il y a t-il ici quelqu'un qui comprenne ce que je dis?"

- Ensuite, il te faudra aussi de l'argent pour le voyage, les chaussures, la nourriture, les réparations de la mécanique.

- Je travaillerai aussi pour tout ça. Je mettrai de l'argent dans une boîte. En fait, j'aurai deux boîtes, une pour le vélo et une pour le voyage. Elle se rempliront moins vite, c'est sûr. Je vais avoir des peurs de riche avec mes deux boîtes d'argent! Parce que d'abord je ne voudrais pas partir et qu'aussi je ne voudrais pas me faire voler. J'ai compté que peut-être huit ans se passeront.

- Mais Rindô (c'est la femme qui me parle, elle a des yeux très clairs couleur de vert, personne n'a les yeux comme ça ici, ses yeux me regardent bien nettement) il faut que tu réalises que tout cela sera très long. Si tu te décourages avant l'arrivée, si tu regrettes tes parents et ton village? Si tu veux te marier avant?

- Oui, j'ai bien réfléchi à tout cela. Si je dois me décourager, il faut que je le fasse avant la moitié de mon voyage. Montrez-moi avec le doigt sur la carte la moitié du voyage. Si je me fatigue et si je me décourage, je dois tourner mon vélo et repartir en sens inverse avant ce point. Mais au retour, je serai triste et ça fera comme le film que j'ai déjà vu. Je connaîtrai toutes les paroles. Mais j'ai trop envie de partir pour que ça m'arrive. Passé ce point, ce ne sera plus la peine de faire demi-tour. Je continuerai à pédaler pour arriver dans votre pays. Pour le mariage, je voudrais me marier avec une femme que je ne connais pas encore. Ici, je connais toutes les filles de mon âge. Moi, je veux être le mari de celle que je ne connais pas encore et qui attend peut-être son futur au bord de la piste.

Les yeux très clairs couleur de vert se plissent et sourient encore plus gentiment sans que la bouche bouge.

- Et pour lire? Comment feras-tu pour lire les panneaux? Les indications des villes et des routes?

- Oh, ça, ça ira, j'ai bien mes doigts pour montrer là où je veux aller.

- Rindô, si tu parviens à surmonter tous ces obstacles, nous t'accueillerons bien sûr comme un grand voyageur. Nous ferons une grande fête et nous boirons la bière de notre pays. Nous ferons une grande fête avec beaucoup de musiciens et nous demanderons de l'argent à tous ceux qui le veulent bien. Nous dirons:

- Ecoutez, mes amis, un peu de silence! Ceci est une fête en l'honneur de Rindô le grand voyageur. Rindô qui a économisé huit ans pour rouler quatre ans, parcouru deux continents, traversé six chaînes de montagnes, qui a bravé mille dangers pour venir écouter notre bagad! Donnez un peu de votre argent pour le voyage de Rindô qui est arrivé jusqu'à l'océan!

- Mais si les musiciens viennent aussi à vélo, il faudra aussi de l'argent pour le voyage des musiciens?

- Ne t'inquiète pas, nous arrangerons tout ça. Chacun a sa voiture ici. Et nous tacherons de te trouver du travail durant la saison, pour que tu puisses avoir de l'argent pour ton voyage de retour. Mais il y a un autre problème...

- Encore!

- ...celui des papiers.

- Quel papier?

- Rindô, il faut que tu saches que tu n'existes pas tant que tu n'as pas de papiers.

- Mais j'existe! Et j'ai pas de papier! Et mes parents existent aussi et n'ont pas de papier! Et les arbres sont vivants et n'ont pas de papier! Et les chiens, et les maisons, la lune et et les villages, et tout le monde est vivant et il y a pas de papier!

- Oui, parce que jusqu'à présent tout le monde te connaît et tu n'as jamais bougé d'ici. Toi aussi, tu existes sans papiers. Mais si tu veux voyager, il te faut des papiers.

- Qu'est-ce que c'est la couleur de ces papiers? Jaune comme les croutes jaunes?

- Ce n'est pas une question de couleur. Il y a ton nom et celui de ta famille, de tes parents, de tes frères et soeurs. Il y a le nom de ton village. Il y a la marque et le modèle de ta bicyclette. Il y a combien d'argent tu peux emporter, les recommandations du chef du village et de l'instituteur pour faciliter le passage. Il te faudra aussi de l'argent pour les soldats et aux poste-frontière...

- Il me faudra alors une troisième boîte?

- Tes deux boîtes feront bien l'affaire.

- Bon, je prendrai aussi des amulettes contre le mauvais oeil et le talisman de mon père.

- Tu sais, le vélo finit par être très lourd de petites choses qui ne pèsent rien.

- Ce n'est pas une petite chose, c'est indispensable pour moi qui veux faire un long voyage à vélo. Il y a des choses qu'on laisse qui pèsent plus lourd que celles qu'on prend...

- Très bien. Et tu pourras nous écrire aussi, pour ne pas perdre le fil. Tu mettras ce que tu voudras dans l'enveloppe, nous saurons que c'est toi. Je vais t'apprendre à dessiner un vélo. Je donnerai l'adresse à ton instituteur et tu vas la recopier plusieurs fois pour bien l'apprendre si jamais tu viens à la perdre.

Là, ils riaient entre eux:

- Rindô Bayanisha, serveur dans une crêperie des Cotes d'Armor, tu vois ça?
Et ils avaient l'air tellement heureux de ce qu'ils disaient que j'ai ri aussi en répétant :
 - Rindô Bayanisha, séveur crépi décodamo, sans comprendre.
- Et même l'instituteur et le chef du village riaient aussi même si personne n'y comprenait rien.

Rindô Bayanisha a été abattu par une patrouille dans la nuit du 6 au 7 juillet 1998, alors qu'il tentait de franchir à pied la frontière indo-pakistanaise.